

Exercices de rhétorique

7 (2016)

Les rhétoriques du peuple

Jean-Pierre Bertrand

Le peuple Rimbaud

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Pierre Bertrand, « Le peuple Rimbaud », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 26 mai 2016, consulté le 20 juin 2016. URL : <http://rhetorique.revues.org/459> ; DOI : 10.4000/rhetorique.459

Éditeur : ELLUG

<http://rhetorique.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rhetorique.revues.org/459>

Document généré automatiquement le 20 juin 2016.

Les contenus de la revue Exercices de rhétorique sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Jean-Pierre Bertrand

Le peuple Rimbaud

- 1 Le « peuple Rimbaud » et non le peuple « de » Rimbaud ou, pire, le peuple « chez » Rimbaud. C'est pour éviter une approche purement sémantique ou thématique que j'ai préféré ce titre qui annonce en effet une tentative de saisir la manière dont Rimbaud s'approprie, en poésie – en vers et/ou en prose – le sens commun du mot « peuple ». Le peuple Rimbaud désignerait, dans cette perspective, la construction qui se propose dans l'œuvre du poète de ce concept « holiste », comme disent les concepteurs de ce dossier, c'est-à-dire un concept dont le référent échappe à bien des égards à toute saisie et s'assimile avant tout à un processus rhétorique ainsi qu'à un usage « pragmatique ». Je les cite : « Les concepts holistes ont en effet une dimension rhétorique en ce que leur usage en discours implique une certaine représentation subjective et interprétative modulée dans le but de générer certains effets pragmatiques. Dans cette perspective, la question "Qu'est-ce que le peuple ?" est remplacée par "Comment, par qui et pourquoi s'élaborent en discours des représentations du peuple ?"¹ »
- 2 Mon propos – plus programmatique qu'autre chose – sera donc de chercher à circonscrire ce que Deleuze appelait un « régime de signes² », à savoir un ensemble de traits qui configurent une représentation singulière, en l'occurrence celle du concept de peuple. Singulière en ceci que cette construction s'élabore au sein d'une œuvre où elle côtoie bien évidemment d'autres lignes et d'autres régimes de signes. Comment penser le peuple Rimbaud, sans rappeler les propres accointances de ce dernier avec la Commune ? Comment penser le peuple Rimbaud sans faire intervenir ce qui se dit du Peuple dans les années 1870 ? Alain Vaillant a souligné combien la nécessité de parler du peuple dans le roman avait reconfiguré depuis *Germinie Lacerteux* l'esthétique du roman³. La question mérite d'être posée pour la poésie, ce que Rimbaud soulève tout au long de son œuvre, qui, rappelons-le, s'écrit en cinq ans, pas plus, de 1870 à 1875, en pleine adolescence, entre 16 ans et 21 ans.
- 3 Je proposerai ainsi un parcours – qui ne se veut pas exhaustif – de ces lignes qui conduisent à dégager une perception, avant tout rhétorique, de ce que signifie « peuple » non pas seulement pour Rimbaud, mais pour son lecteur.
- 4 La difficulté, on va le voir, est dans la méthode. Par quel biais saisir cette rhétorique ? Il y a certes le mot – et je vais m'y arrêter, forcément, comme indice d'une chose qu'il désigne et surtout construit. Mais il faut s'en méfier : quel mot, d'ailleurs ? le mot « peuple » dans ses occurrences en vers et en prose ? On va voir qu'on est loin du compte et que ses actualisations en texte sont à la fois pauvres et comme détournées de ce qu'on est en droit d'attendre (selon un horizon constitué d'a priori et de clichés). Il y a surtout la chose, le référent « peuple », qui déborde largement sa simple mention en texte. Et là c'est quasiment tout le personnel poétique de Rimbaud qui se désigne puisque, d'une certaine manière, ce personnel ressortit à ce qui peut aussi se désigner par le mot « peuple » : pas seulement le petit monde des ouvriers et des artisans, mais aussi celui de la petite bourgeoisie. Au-delà du mot et de la chose, il y a encore et surtout leur usage : la tension qu'ils suscitent en discours et qui indiquent toute une axiologie qui, en poésie tout particulièrement et plus encore chez Rimbaud, ouvre et disperse le sens le plus souvent dans un régime contradictoire. En quoi, s'il existe, le message de Rimbaud ne peut en rien se réduire au discours du peuple, tel qu'on peut le situer historiquement ; en quoi, en revanche, il est propice à une mythification sans fin (celle qu'a étudiée en son temps Étienne⁴) dans laquelle peuvent se reconnaître les laissés-pour-compte de tous temps et de tous poils, adolescents compris.
- 5 Ce que je voudrais suggérer – plutôt que montrer – c'est que le peuple Rimbaud se construit sur un ensemble de notions communes, probablement beaucoup plus larges que ce qu'on pourrait trouver chez Vallès ou Zola, mais que surtout ce peuple Rimbaud constitue le terrain privilégié (il n'est pas le seul) d'une appropriation qui engage un sujet singulier. On verra, à travers quelques textes, que ce qui ressortit au peuple et donc à l'autre est pris dans un procès de subjectivation qui fait en sorte que l'expérience du peuple allégorise sans se confondre avec

elle l'expérience d'un sujet. Le peuple, c'est moi : on pourrait de cette formule résumer le processus, en se demandant d'ailleurs, entre autres questions, s'il y a ou non dans cette équation magnification du peuple – rien n'est moins sûr chez Rimbaud.

Le mot

6 Commençons par le mot dans l'ensemble de la poésie de Rimbaud. Le mot « peuple » est rare. Une vingtaine d'occurrences, pas plus. Il est ensuite abstrait, désignant une catégorie au singulier : le peuple, un peuple ; ou au pluriel : « des peuples ». C'est le sens générique qu'enregistrent les dictionnaires, rappelés dans ce même dossier par Alain Rabatel : un ensemble d'humains, unis sous une même loi ou à l'intérieur d'une nation. Ce n'est pas la définition postrévolutionnaire de « peuple souverain », c'est bien plus général et moins « politiqué » (comme disait Flaubert) que ça.

7 C'est probablement dans « Le Forgeron⁵ », un des poèmes dits « communards », que le mot prend un sens politique, ne serait-ce que parce qu'il dénote une situation de pouvoir et désigne une force contre l'autre : celle de Louis XVI, « un jour que le peuple était là », auquel le Forgeron adresse un message sinon de révolte du moins de révolution à venir :

Nous sommes Ouvriers, Sire ! Ouvriers ! Nous sommes
Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra savoir,
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,
Chasseur des grands effets, chasseur des grandes causes⁶ [...].

8 Peuple ici s'assimile, en l'assumant, à la notion de « populace » ou encore de « foule », de « crapule », de « canaille », indiquant par là un renversement des rapports de force entre le vrai pouvoir (celui du peuple) et le faux (celui du roi), ce que souligne la chute du poème :

Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,
Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front⁷ !

9 Dans un autre poème communard très connu, « Les Mains de Jeanne-Marie », c'est un autre emblème de force qui s'affiche : les mains de Jeanne-Marie, à la fois « fortes », « sombres » et « pâles comme des mains fortes » allégorisent une révolution qui couve : « Leur chair chante des Marseillaises / Et jamais des Eleisons ! », ou plutôt une révolution qui a avorté, celle de la Commune : « Elles ont pâli, merveilleuses, / Au grand soleil d'amour chargé, / Sur le bronze des mitrailleuses / À travers Paris insurgé⁸ ! »

10 Une autre évolution se marque avec *Une saison en enfer*. Le mot « peuple » se confond avec le mot « race » :

[...] Je n'ai jamais été de ce peuple-ci ; je n'ai jamais été chrétien ; je suis de la race qui chantait dans le supplice ; je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute : vous trompez⁹...

11 Ici ce n'est plus la cause du peuple, au sens où Rimbaud a pu rallier celle des communards, qui est centrale. Ce qui se désigne, c'est déjà le procès d'appropriation dont je parlais : un nouveau régime de signes s'instaure, en lieu et place de la parole reprise, soutenue, allégorisée que l'on trouve dans les poèmes communards. Rimbaud détourne ironiquement, comme dans « Mauvais sang » où il se dit « nègre » ou « barbare », la rhétorique anticommunarde qui assimilait les insurgés au nègre, au barbare, au voleur, à l'assassin.

La chose

12 Pour autant qu'on puisse parler d'évolution dans une œuvre qui s'est écrite en quelques années seulement, on peut noter que c'est dans *Illuminations* que l'on trouve le terme le plus abouti de ce processus d'appropriation du concept de peuple. C'est là que le peuple Rimbaud prend véritablement une tournure inédite qui n'exclut pas les approches antérieures (le discours de la révolte), mais au contraire les dépasse en inscrivant le sujet dans une posture que l'on peut qualifier de sujet-peuple. C'est ce que je voudrais illustrer au départ d'un poème dont le titre produit d'emblée un effet-peuple tout en le détournant de son sens commun. Ce texte s'intitule « Ouvriers¹⁰ ». Parenthèse : le mot « peuple » n'apparaît que cinq fois dans *Illuminations* et toujours dans le sens générique de « population ».

- 13 « Ouvriers » est une sorte de récit, très elliptique et allusif. Dans la banlieue d'une ville industrielle, un couple d'ouvriers – le Je du poème et sa femme Henrika – se promène par une chaude matinée de février. Le vent du sud éveille des souvenirs « d'indigents absurdes » et de misère passée, et appelle à un départ imminent, loin de « cet avare pays ». Sur fond naturaliste, ce poème est tout entier dans le refus : à travers la représentation abjecte d'un paysage industriel, s'évoque un sentiment de dérégulation mais surtout la nécessité d'une rupture – « Non ! nous ne passerons pas l'été dans cet avare pays où nous ne serons jamais que des orphelins fiancés. Je veux que ce bras durci ne traîne plus *une chère image*. » Ce texte est-il une dénonciation des conditions sociales et de toutes les formes de l'aliénation ? Certainement, comme l'écrit justement Michel Murat, la « perspective » de cette prose est « avant tout sociale » avec ses « projets d'établissement, d'un côté (prendre une femme, prendre un métier ou un état) », et ses « désirs d'évasion qui en sont la contrepartie¹¹ ». Mais plus fondamentalement, le désir de rupture qui est au cœur de ce poème est autant déterminé par l'ordre social que par une nécessité ontologique qu'exprime l'imaginaire pulsif et répulsif du paysage. On voit assez bien que tout incite à quitter cette condition ouvrière, la promenade en banlieue est une succession de signes et d'intersignes qui confortent tour à tour l'urgence d'un départ. Texte de dénonciation politique, donc — pour le moins. Mais « Ouvriers » est aussi un poème de la séparation d'avec la réalité au-delà de ce qu'elle a de social. Cette séparation prend appui sur le divorce qui s'instaure entre le Je narrateur, monologuant et rêvant de « l'autre monde » et sa compagne Henrika, dans sa laideur bigarrée et surtout décalée : « Henrika avait une jupe de coton à carreau blanc et brun, qui a dû être portée au siècle dernier, un bonnet à rubans, et un foulard de soie. » On notera par ailleurs le très significatif jeu de l'énonciation qui passe du Nous de « notre jeune misère » à un Je désolidarisé de sa « chère image ». La condition ouvrière du couple, tout d'abord, mais aussi l'espèce d'aliénation dont sont victimes Henrika et son mari ne sont donc pas que sociales. Lui, rêve de tout larguer et croit en un autre monde, un ailleurs aux antipodes de celui qu'il connaît – le poème, très cardinal, va du Nord au Sud. Henrika, elle, semble se contenter du spectacle de la vie en miniature que lui offre lamentablement « de très petits poissons » dans une « flache laissée par l'inondation du mois précédent ». On comprend dès lors que Henrika représente tout entière non pas la vie dans ce qu'elle est supposée être, mais une vie réduite à « *une chère image* », antiphrase bien rimbaldivienne qui charrie tout le dégoût de l'existence, incarné ou plutôt désincarné par cette compagne dépareillée.

Ni *ethnos* ni *démos* : *muthos*

- 14 Ce texte, il conviendrait de le lire en regard d'autres illuminations : « Royauté », « Démocratie », « Soir historique » notamment. S'élabore dans ces textes, par antiphrase, un discours du peuple qui est l'expression non plus d'une révolte collective, mais l'exaltation d'un départ permanent ou d'un déluge constant, pour reprendre à peu près la formule d'« Après le déluge ». Autrement dit, le peuple Rimbaud, déshistoricisé qu'il est dans ces *Illuminations*, prend une nouvelle dimension politique qui ressortit plutôt à l'anarchisme qu'à une espérance communiste. Le peuple, c'est moi, disais-je en commençant : c'est exactement la leçon que l'on peut tirer de ces poèmes qui font droit à une nouvelle posture du sujet, tout entier du côté de la rupture radicale et du départ, fort de « l'horrible quantité de force et de science que le sort a toujours éloignée de moi », pour citer encore « Ouvriers ». Ce peuple Rimbaud s'assimile à une force désirante, qui défie tous les pouvoirs, ainsi que le dit de manière explicite « Jeunesse IV » :

Mais tu te mettras à ce travail : toutes les possibilités harmoniques et architecturales s'émouvront autour de ton siège. Des êtres parfaits, imprévus, s'offriront à tes expériences. [...] Ta mémoire et tes sens ne seront que la nourriture de ton impulsion créatrice. Quant au monde, quand tu sortiras, que sera-t-il devenu ? En tout cas, rien des apparences actuelles¹².

- 15 Voici donc ce que serait ce peuple Rimbaud. Il faudrait évidemment le comparer à d'autres régimes en prose comme en poésie et dans les autres genres. Voir ce que la littérature, dans son ensemble, non pas dit du peuple, mais comment elle construit un imaginaire du peuple. Chez Rimbaud, on perçoit dans ce régime une triple constante, un triple démarcage : le démarcage

patent d'un sujet tabou dans la poésie parnassienne – qui ne parle pas le peuple, par parti pris politique (pas davantage qu'elle ne parle le moderne, l'actuel et se réfugie impassiblement dans une mythologie archaïsante et exotisante). Un second démarcage, peu accentué : contrairement à 1830 et 1848, la Commune n'aura pas eu ses Béranger et ses Dupont (même s'il y a eu Clément et Pottier), et le peuple Rimbaud n'est pas celui du *Cri du Peuple*, qu'il peut néanmoins citer en le mettant à distance à travers toute la poétique de l'invective et de l'injure qui traverse son œuvre, des premiers poèmes aux *Illuminations*, en passant par les lettres dites « du Voyant » et *Une Saison en enfer*, franchement « communardes ». Enfin, troisième démarcage, celui du prophétisme ou du messianisme révolutionnaires, dont on dit qu'il ne fait plus recette depuis 1848 en littérature, mais qui peut connaître en poésie, comme le rappelait Alain Vaillant¹³, ses regains d'actualité lors des grands troubles sociaux, comme c'est le cas avec la Commune de 1871 : le peuple Rimbaud est en cela l'exact inverse du peuple Hugo (un texte comme « le Forgeron » démarque très nettement *Les Châtiments*).

16 Le peuple Rimbaud, c'est un peu comme ces maladies dont parle G. Deleuze qui prennent le nom propre de leur médecin (Parkinson, Alzheimer...) – je le cite : « c'est que le médecin a fait un nouveau groupement, une nouvelle individuation de symptômes, une nouvelle hecécité, a dissocié des régimes confondus jusqu'alors, a réuni des séquences de régimes séparés jusqu'alors¹⁴. » C'est le même travail qu'accomplit l'œuvre de Rimbaud s'agissant de ce concept labile, au référent fuyant, qu'est le peuple : réactiver par le langage la pluralité de ses lignes de sens en une entité nouvelle où se pensent tous les contraires, qui volent en éclat : le sujet et le collectif, l'historique et le mythique, le réel et l'imaginaire, l'objectif et l'affectif, etc., et bien évidemment, au-delà de ces catégories, le poétique et le non-poétique, le littéraire et ce qui ne l'est pas. Rimbaud rejoignant en cela, à son insu, l'éclatement, l'explosion encore plus spectaculaire dont est le lieu l'œuvre d'Isidore Ducasse – mort le 24 novembre 1870, soit quatre mois avant la Commune déclarée le 18 mars 1871 ; *Les Chants de Maldoror* sont publiés en 1869 ; *Poésies* I et II, en 1870.

17 Par conséquent, pour reprendre les distinctions proposées par Alain Rabatel¹⁵, le peuple Rimbaud n'est ni essentialisé, ni idéalisé, ni diabolisé ni même catégorisé – sauf à considérer que moi, commentateur occasionnel de Rimbaud, je me mets à mythifier son discours en le délogeant de toute catégorisation possible. Ni « ethnos » ni « démos », pour reprendre cette fois la distinction de Jacques Rancière¹⁶, le peuple Rimbaud serait plutôt le lieu d'une construction imaginaire qui défie toute idée de référentialité : tout entier donc dans le « muthos », pourrait-on dire alors. Entendons par là un mécanisme rhétorique d'« *imaginarisation* » qui consiste en une élaboration discursive polyphonique de représentations imaginaires sur fond d'un mille-feuilles de voix sociales, lequel, chez Rimbaud du moins, trouve toujours à dénier la pertinence même de son propos. En témoignent ces phrases-slogans ou ces phrases-chutes, peut-être héritières d'une certaine rhétorique communaliste, mais qui contrairement à celle-ci, ont pour fonction de semer la pagaille là où on attendrait mot d'ordre et ralliement à une cause commune. J'en cite quelques exemples, pour conclure : « La musique savante manque à notre désir » (« Conte ») ; « J'ai seul la clé de cette parade sauvage » (« Parade ») ; « C'est aussi simple qu'une phrase musicale » (« Guerre ») ; « Cependant ce ne sera point un effet de légende » (« Soir historique »).

Annexes

Annexe : les occurrences du mot « peuple » chez Rimbaud

- « Le Bateau ivre » (*Poésies*)

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un *peuple* de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !

- « Le Forgeron » (*Poésies*)

Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour

Que le *Peuple* était là, se tordant tout autour [...].

« Non. Ces saletés-là datent de nos papas !

Oh ! Le *Peuple* n'est plus une putain. [...] »

- « **Qu'est-ce pour nous mon cœur...** » (*Poésies*)

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur,
Mon esprit ! Tournons dans la morsure : Ah ! passez,
Républiques de ce monde ! Des empereurs,
Des régiments, des colons, des *peuples*, assez !

- « **Mauvais sang** » (*Une saison en enfer*)

Qu'étais-je au siècle dernier : je ne me retrouve qu'aujourd'hui. Plus de vagabonds, plus de guerres vagues. La race inférieure a tout couvert – le *peuple*, comme on dit, la raison ; la nation et la science.

[...] Mais l'orgie et la camaraderie des femmes m'étaient interdites. Pas même un compagnon. Je me voyais devant une foule exaspérée, en face du peloton d'exécution, pleurant du malheur qu'ils n'aient pu comprendre, et pardonnant ! – Comme Jeanne d'Arc ! – « Prêtres, professeurs, maîtres, vous trompez en me livrant à la justice. Je n'ai jamais été de ce *peuple*-ci ; je n'ai jamais été chrétien ; je suis de la race qui chantait dans le supplice ; je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute : vous trompez...

[...] Oui, j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre. Mais je puis être sauvé. Vous êtes de faux nègres, vous maniaques, féroces, avarés. Marchand, tu es nègre ; magistrat, tu es nègre ; général, tu es nègre ; empereur, vieille démangeaison, tu es nègre : tu as bu d'une liqueur non taxée, de la fabrique de Satan. – Ce *peuple* est inspiré par la fièvre et le cancer. Infirmes et vieillards sont tellement respectables qu'ils demandent à être bouillis. – Le plus malin est de quitter ce continent, où la folie rôde pour pourvoir d'otages ces misérables. J'entre au vrai royaume des enfants de Cham.

- « **L'impossible** » (*Une saison en enfer*)

Les gens d'Église diront : C'est compris. Mais vous voulez parler de l'Éden. Rien pour vous dans l'histoire des *peuples* orientaux. – C'est vrai ; c'est à l'Éden que je songeais ! Qu'est-ce que c'est pour mon rêve, cette pureté des races antiques !

- « **Matin** » (*Une saison en enfer*)

Le chant des cieux, la marche des *peuples* ! Esclaves, ne maudissons pas la vie.

- « **Royauté** » (*Illuminations*)

Un beau matin, chez un *peuple* fort doux, un homme et une femme superbes criaient sur la place publique. « Mes amis, je veux qu'elle soit reine ! » « Je veux être reine ! » Elle riait et tremblait. Il parlait aux amis de révélation, d'épreuve terminée. Ils se pâmaient l'un contre l'autre.

- « **Conte** » (*Illuminations*)

[...] Peut-on s'extasier dans la destruction, se rajeunir par la cruauté ! Le *peuple* ne murmura pas. Personne n'offrit le concours de ses vues.

- « **Ville** » (*Illuminations*)

[...] Ces millions de gens qui n'ont pas besoin de se connaître amènent si pareillement l'éducation, le métier et la vieillesse, que ce cours de vie doit être plusieurs fois moins long que ce qu'une statistique folle trouve pour les *peuples* du continent.

- « **Villes II** » (*Illuminations*)

Ce sont des villes ! C'est un *peuple* pour qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve ! [...] Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs tettent Diane. Les Bacchantes des banlieues sanglotent et la lune brûle et hurle. Vénus entre dans les cavernes des forgerons et des ermites. Des groupes de beffrois chantent les idées des *peuples*.

Notes

1 E. Goin & F. Provenzano, « Énonciation, figures et société », introduction au colloque *Figures du peuple. Rhétorique et société*, Université de Liège, 24-25 octobre 2013.

2 G. Deleuze & C. Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, « Champs », 1996, p. 143-144.

3 A. Vaillant, « Les voix du peuple : une polyphonie en trompe-l'œil », intervention au colloque *Figures du peuple. Rhétorique et société*, Université de Liège, 24-25 octobre 2013.

4 R. Étienne, *Le Mythe de Rimbaud*, Paris, Gallimard, 1952.

- 5 Toutes nos citations de Rimbaud renvoient aux *Œuvres complètes*, éd. A. Guyaux, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, référencées comme suit : *OC*, p. x.
- 6 *OC*, p. 100.
- 7 *OC*, p. 101.
- 8 *OC*, p. 188-190.
- 9 « Mauvais sang », *OC*, p. 250.
- 10 *OC*, p. 299-300.
- 11 M. Murat, *L'Art de Rimbaud*, Paris, José Corti, « Les Essais », 2002, p. 287-289.
- 12 *OC*, p. 318.
- 13 Voir A. Vaillant, *op. cit.*
- 14 *Dialogues, op. cit.*, p. 143.
- 15 Voir ici même dans le présent numéro d'*Exercices de rhétorique*, A. Rabatel, « De la difficulté de catégoriser le peuple (des invisibles) en échappant aux jugements de valeur ».
- 16 J. Rancière, *La Méésentente : politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995.
-

Pour citer cet article

Référence électronique

Jean-Pierre Bertrand, « Le peuple Rimbaud », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 26 mai 2016, consulté le 20 juin 2016. URL : <http://rhetorique.revues.org/459> ; DOI : 10.4000/rhetorique.459

À propos de l'auteur

Jean-Pierre Bertrand
Université de Liège

Droits d'auteur



Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.
